

Fiction

Number 92, Fall 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19226ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2003). Review of [Fiction]. *Nuit blanche*, (92), 14–29.

Éric Valiquette
PETITES MORTS
EN PROSE

Vents d'Ouest, Hull, 2003,
117 p. ; 17,95 \$

Portées par une écriture vive, hésitant parfois entre la justesse des images – « Je sens ma tête, toute chaude, s'empourprer d'une lente fureur » – et une maladroite ironie – « Trop occupée à trembler, elle ne répond pas » –, le premier recueil d'Éric Valiquette étonne. Et c'est peut-être d'ailleurs ça, ce désir flagrant d'étonner, qui agace un peu à la lecture des trois ou quatre premiers textes.

Ces premières *Petites morts en prose* sont en effet toutes construites selon la même structure de chute, fermée, destinée à surprendre. Ainsi, dans « Violon dingue », on croit accompagner la filature d'un inconnu fasciné par une femme qu'il traque jusque chez elle, pour s'apercevoir que ce dangereux obsédé est un familier de la maison et de ceux qui y vivent. Si l'effet est marquant une première, une deuxième fois, la technique perd vite de son efficacité puisque le lecteur s'y attend déjà trop et cherche, dès le début du récit, d'où viendra le revirement, la surprise.

Il serait toutefois dommage que, lassé, le lecteur referme le livre car l'ensemble du recueil, divisé en quatre parties – « les démentes », « les risibles », « les indécentes » et « les théâtrales » – réserve de belles surprises d'un autre ordre. « Les thermes de Buda », « L'orphelin de Prague », « Sado et Maso », « L'orfèvre », « La résurrection », « Made in Taïwan »,

« Gava » ou « La potence », par exemple, donnent un bel aperçu du registre thématique et narratif d'Éric Valiquette dont on surveillera avec plaisir le prochain ouvrage. Dans l'intervalle, une lecture à petites doses de ses *Petites morts en prose* permettra sans doute d'éviter la sensation agaçante de déjà lu, d'une nouvelle à l'autre, de les apprécier davantage, l'une après l'autre.

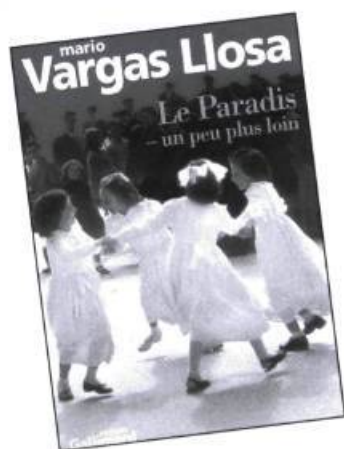
Linda Amyot

Mario Vargas Llosa
LE PARADIS –
UN PEU PLUS LOIN

Trad. de l'espagnol
par Albert Bensoussan et
Anne-Marie Casés
Gallimard, Paris, 2003,
535 p. ; 34,95 \$

À deux générations de distance, deux vies se déroulent, à la fois analogues et différentes. Elles ont en commun de ne craindre aucun dépaysement, de n'accepter les cadres et les règles que sous la contrainte, de professer le respect de tous les humains et de rêver d'une terre réformée plutôt que d'un ciel aléatoire. Quelques chapitres suffisent à révéler que le lien du sang s'ajoute à cette connivence des convictions : Flora Tristan est la grand-mère de Paul Gauguin.

Mario Vargas Llosa n'insiste pourtant pas lourdement sur ces diverses parentés. Il raconte un bout de vie de l'une et un bout de vie de l'autre, laissant au lecteur le soin de comparer les désinvoltures respectives de la militante et du peintre déraciné ou d'opposer l'insertion sociale de Flora Tristan



cues, s'éloignent précipitamment l'une de l'autre. Une fine psychologie conduit à évoquer d'abord l'amitié entre Van Gogh et Gauguin, puis les tensions entre deux sensibilités incompatibles, tout comme la même pénétrante intuition réconciliera en Flora l'aptitude aux dissimulations sociales et la fidélité intransigeante aux théories de Fourier ou de Proudhon. La traduction, fluide et sensible à l'effervescence de ces deux vies, a l'intelligence de s'effacer et de laisser l'attention se porter sur deux robustes individualités, mais aussi sur ce qu'étaient il y a plus de cent ans l'Europe, l'Amérique du Sud, l'Océanie. Magnifique.

Laurent Laplante

Anick Fortin
LA BLASPHEME
Trois-Pistoles,
Trois-Pistoles, 2003,
109 p. ; 19,95 \$

La Blasphème, premier roman de la Gaspésienne Anick Fortin, nous sert du cru, « de la frustration, de la violence et du cul, du sang et des morts », comme l'annonce la quatrième de couverture. Nécessité intérieure, désir de choquer ? Équivoque ! À la veille de ses 18 ans, une jeune fille déballe un passé où le rapport à la mère aura été particulièrement pénible et pervers. La remémoration d'une enfance difficile mène d'un événement morbide à un autre, révélant le parcours d'une fille brillante, caustique et cinglante.

à l'isolement délibéré de Gauguin. Rien d'artificiel par conséquent, pas de parallélisme forcé, ni de confrontations caricaturales.

Ce n'est pas à dire que l'art de Mario Vargas Llosa se borne à relater le quotidien et la démesure de deux destins. L'humour est au poste, par exemple dans le récit ubuesque d'une guerre au cours de laquelle les armées ennemies, se croyant toutes deux vain-

Le suicide assisté de la marâtre surprend et ne surprend pas – le battage publicitaire autour du roman ayant d'emblée révélé cet élément – mais le récit est habilement mené. L'enfance était insoutenable, les souffrances devaient être abrégées

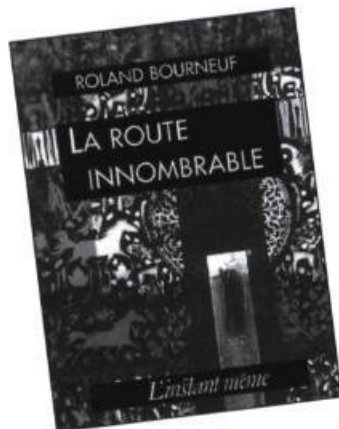
et cela de façon abrupte. Comme si, pour cette fillette de huit ans, achever sa mère sur demande, c'était déjà tout réfléchi et facile. C'est dans le ton : le roman est froid et sec, cassant, hivernal. La suite sera faite d'affrontements avec le monde des adultes, mais aussi de la découverte d'un brin de bonheur en compagnie de l'Oncle : la jeune découvre le travail du bois.

Euthanasie, hiver, sang, sexe et lucidité s'amalgament dans une logique parfois déroutante, mais cohérente. L'humour noir déployé vaut le détour, pour peu qu'on aime les personnages marginaux qui se refusent à tout, qui refusent particulièrement l'assimilation à la logique des autres et qui plient le monde à leur cosmogonie. Sous cette rubrique, les « commandements » que se donne La Blasphème en constituent les axiomes étonnants : « Tu pourras tolérer les erreurs des autres : ce sont des imbéciles » ; « Tu n'accepteras pas l'erreur pour toi : tu n'es pas censée être imbécile » ; « Tu accepteras que les autres tolèrent tes erreurs : tu seras toujours l'imbécile de quelqu'un d'autre. » Et bien d'autres du genre, à découvrir avec une auteure qui possède assurément une voix talentueuse pour raconter des histoires.

Alexandra Liva

Roland Bourneuf
LA ROUTE
INNOMBRABLE
L'instant même, Québec,
2003, 161 p. ; 19,95 \$

Récits brefs, fragments de route, quête incessante. C'est *La route innombrable, innombrable* au sens littéraire de *multiforme*. Le titre évoque aussi bien les diverses voies qu'emprunte le personnage aux nombreux visages, que la forme même du texte qui, de dire le narrateur au moment



du bilan, « fait peut-être un manteau d'Arlequin ». Une forte cohésion résulte de cette relation entre forme et contenu.

Multiforme, le texte, à vue d'œil déjà : deux types de caractère, l'un pour les récits consacrés au cavalier Docelan, et l'autre, l'italique, pour ceux qui se rapportent à Ivain, Lembors, Kay et les autres. L'inspiration des récits en italique semble puiser à la vie onirique et aux souvenirs d'enfance de l'auteur, la pluralité des personnages évoquant les diverses facettes d'une existence, alors que l'on atteint l'universel avec Docelan, représentant les « hommes de tous les âges ». L'absence de référence aux époques par l'emploi du présent intemporel atteste d'ailleurs l'universalité de la quête « de cet homme qui en a été plusieurs, et de tous ceux-là qui ont été le même ».

C'est que la visée de l'œuvre est d'ordre spirituel et fait appel à la contemplation et à l'interrogation. Aussi, le narrateur, tel un peintre, dispose-t-il d'une palette de mots d'une rare richesse qu'il agence pour donner à voir, dans une prose poétique, ce qu'il perçoit à travers les yeux des personnages, observateurs attentifs aux moindres nuances. Or ces tableaux recèlent une face voilée que confirme la dimension symbolique inscrite au cœur de l'œuvre.

La route, *innombrable* comme l'existence, traverse des forêts inhospitalières, se poursuit dans des montagnes, longe des plages ensoleillées, se perd dans des villes inconnues. Docelan et les autres ne peuvent s'arrêter, n'étant jamais sûrs d'avoir atteint leur but. « C'est ici la fin de leur aventure visible mais qui peut dire qu'elle ne se poursuit pas en un autre lieu, en un autre temps ? » Roland Bourneuf ne convie pas son lecteur au pays de la certitude tranquille, mais sur les chemins de l'interrogation et du doute incessants, compagnons obligés d'une quête de sens véritable.

Pierrette Boivin

Alain Grandbois
POÈMES
L'Hexagone, Montréal,
2003, 216 p. ; 21,95 \$

Cette réédition réunit les quatre principaux recueils d'Alain Grandbois (1900-1975), soit *Les îles de la nuit* (1944), son plus célèbre, mais aussi *Rivages de l'homme* (1948), *L'étoile pourpre* (1957), et *Poèmes épars* (1979).

Maintes fois réédité, le recueil *Les îles de la nuit* débute par le sombre poème intitulé « Ô tourments... » : « [P]lus forts de n'être qu'une seule apparence », qui annonce déjà l'empreinte – passionnée et grave – de l'un des plus importants poètes

québécois du XX^e siècle. Il faut avoir entendu la lecture sobre et intériorisée qu'en faisait Alain Grandbois lui-même, suivie du poème « L'étoile pourpre », sur un disque 33 tours – non mentionné dans la nouvelle édition – publié aux États-Unis en 1958 (et réédité en CD : *Voix de 8 poètes du Canada*, Folkways, F-9905) pour en apprécier toute la beauté.

On relit avec bonheur la poésie atemporelle et dense d'Alain Grandbois. Je déplore toutefois que la bibliographie du présent recueil soit assez incomplète quant aux études récentes ; on n'y mentionne pas le très beau portrait (*L'homme sans rivages*, 1994) de Denise Pérusse consacré à l'écrivain, ni les travaux de Grandbois comme homme de radio ou occasionnellement scénariste pour l'Office du film de la Province de Québec, à la fin des années 1949-1950. L'édition critique des œuvres d'Alain Grandbois établie par les Presses de l'Université de Montréal demeure une référence sûre et certainement plus instructive.

Yves Laberge

Michael Marshall
LES HOMMES
DE PAILLE
Trad. de l'anglais
par Jean-Pascal Bernard
Michel Lafon,
Neuilly-sur-Seine, 2003,
389 p. ; 24,95 \$

On ne peut pas dire le contraire : ce thriller est violemment efficace !

Stephen King le qualifie même de chef-d'œuvre. Sans aller jusqu'à un tel jugement, il faut reconnaître que *Les hommes de paille* est un roman étourdissant, même si on finit par suffoquer devant toutes les atrocités qu'il dépeint. Ces horreurs gratuites ont-elles vraiment leur utilité ?

On peut envisager l'eugénisme nouveau siècle, nouveau genre, nouvelle méthode sans pour autant faire crever, dans des circonstances horribles, des dizaines et des dizaines de personnes toutes plus innocentes les unes que les autres. L'idée d'améliorer le patrimoine génétique de certains groupes humains en liquidant les individus jugés débiles et en encourageant ceux qui se conforment aux idées dérangées de quelques individus aux projets discriminatoires est suffisamment violente en soi sans qu'on y ajoute en plus des corps déchiquetés, des têtes brisées, des carnages à la pelle, des tueurs en série pas effroyables en soi, juste des gens « qui commettent l'inacceptable sous l'emprise d'obsessions névrotiques ».

Avec un humour sinistre à faire rire jaune le pire mécréant que la terre ait porté, l'écrivain britannique réussit le tour de force de mener simultanément trois faits divers qui, chacun à sa manière, a le mérite de réveiller nos vieilles peurs et nos certitudes secrètes. Écrire de front trois histoires sans qu'au fil des pages et des chapitres on ne perde l'intérêt pour chacun des protagonistes, mieux, qu'on parvienne à se prendre d'affection – ce serait peut-être trop dire – pour leurs énigmes, eh bien, c'est tout un exploit. Le style est redoutablement nerveux, le rythme et les séquences sont rondement menés. Les dialogues sont franchement modernes, les descriptions particulièrement suggestives, un peu comme les ralentis qu'offrent certains films.

Il n'appartient pas encore

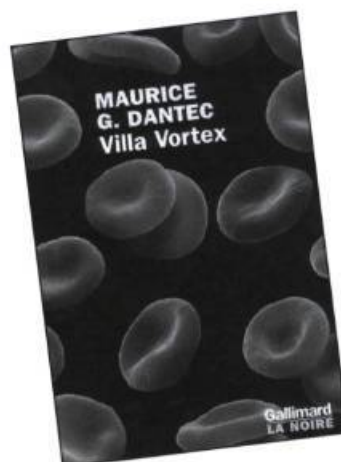
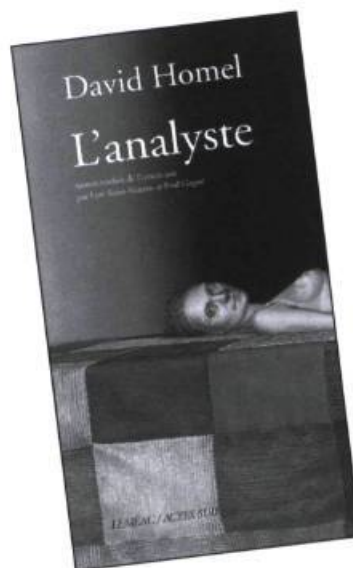
au sérail – c'est son premier thriller. Le moins qu'on puisse reconnaître à Michael Marshall, c'est d'avoir de la suite opportuniste dans les idées et de protéger son investissement. L'épilogue lui permet de se garder ouverte une belle porte de sortie... sûrement vers les metteurs en scène « in » et rompus au box office de Hollywood.

Sandra Friedrich

David Homel
L'ANALYSTE
Trad. de l'américain
par Lori Saint-Martin
et Paul Gagné
Leméac, Montréal/Actes
Sud, Arles, 2003,
388 p. ; 29,95 \$

Comment s'aimer à Belgrade ? Bernard Lavilliers ne se posait-il pas la même question ? Au centre de la mort, de la haine et des débris humains, est-il même possible de reconnaître en un autre mortel le cœur de notre désir ? Il suffit, comme David Homel, de vivre la farce démocratique et le grand guignol totalitaire pour déchanter. Le romancier nous offre, avec son cinquième roman, une fresque ironique et virtuose des grandeurs et décadences de l'âme.

Nous sommes en ex-Yougoslavie, sous la dictature de Milosevic, et nous rencontrons Aleksandar, héros et narrateur, psychologue-clinicien à la personnalité complexe. Marié à une Zlata, professeure de psychiatrie, il est avec elle aux prises avec le malin génie de la poire Williams. Leurs fils, Goran, souffre d'une maladie rénale congénitale qu'on ne peut traiter dans son pays. Sont-ils



tronique venant brouiller la communication entre le thérapeute et les patients. Une cliente peu ordinaire en vient toutefois à se présenter en personne. C'est Tania Komadina, une pathologiste judiciaire revenue du front où elle a pu s'adonner, dans le cadre de son morbide travail, au lucratif trafic d'organes, version business de l'anthropologie médico-légale. Alek tombe amoureux et commet un récit, sorte de mélange d'histoires de cas, celle de cette femme et la sienne propre. Comme on s'en doute, le régime n'apprécie pas cet outil de contestation et le nouvel écrivain entreprend alors les procédures de divorce d'avec son pays. Transformé en dissident, il est sauvé par des Torontois qui lui permettent d'émigrer au Canada, où l'ont précédé sa femme, son fils et son amante.

S'agit-il d'une allégorie postmoderne ou d'un roman à thèse démontrant les horreurs de la guerre et la dérive de l'esprit scientifique ? Je propose à chacun de formuler sa réponse et surtout, de lire cette imposante et douloureuse fiction, écrite à la première personne – ce qui compte.

Michel Peterson

Maurice G. Dantec
VILLA VORTEX
Gallimard, Paris, 2003,
820 p. ; 39,50 \$

victimes de la situation ou responsables de leur destin ? De quel poids l'État pèse-t-il sur leur vie privée ?

Alek va pouvoir le mesurer en étant réquisitionné pour diriger un centre de détresse. Il expérimentera alors *in situ* la mauvaise foi : les rares consultations se font par téléphone, l'écoute élec-

Dans un récit policier à la croisée des routes de Léon Bloy et de Raymond Abellio, mais surtout inspiré du « nouveau prophétisme » de ce dernier auteur, Maurice G. Dantec nous offre une vision apocalyptique du monde centrée sur l'incarnation du Mal. Le héros-narrateur subit lui-même une complète transformation psychophysique vers un état

second ouvert à une perception globale de nature cosmospirituelle.

Écrit dans un style flamboyant propulsé par les vocabulaires de la cybernétique et du numérique, le cours tumultueux de ce livre se brise parfois, comme poussé par l'emportement du héros, pour devenir un réquisitoire, car il est une forme de procès, d'accusation contre notre monde. Le héros tente de s'identifier aussi bien à l'une des enfants sacrifiées ignominieusement à des expériences criminelles en vue de produire des robots charnels, qu'aux tueurs eux-mêmes pour saisir la nature profonde du mal qui les inspire.

Comme le souligne l'auteur en quatrième de couverture, « *Villa Vortex* est une chronique de la mort annoncée des démocraties européennes, vue depuis le processus du fascisme, soit la guerre de tous contre tous, et cela jusqu'au-delà des frontières de la vie et de la mort ». On voit qu'il y a là amplement matière à une réflexion profonde.

Jean-Claude Dussault

Lise Demers
LE POIDS DES CHOSES ORDINAIRES
Sémaphore, Montréal,
2003, 183 p. ; 18,95 \$

Marceau, éminent professeur d'université, titulaire d'une importante chaire de recherche généreusement financée par les fonds publics que lui octroie son ami Vincent Lavigueur, un ministre déchu, alcoolique, accro au pouvoir et dépendant des avantages que lui procure sa position, s'apprête à voir la fin de sa brillante carrière soulignée par une cérémonie réunissant une foule de personnalités en vue, à commencer par Catherine dont il a toujours été épris, cette

tragédienne naguère adulée, vivant recluse depuis la mort de son seul fils. Une heure seulement avant la réception, alors qu'il se remémore les grands moments d'une vie marquée par la tyrannie de son père et le lourd secret d'un double meurtre dont lui et ses amis d'adolescence furent témoins, son camarade Édouard Rivière, un journaliste à la plume incendiaire, banni de tous les quotidiens du pays, se prépare à dévoiler un important scandale dans lequel il serait impliqué. Le livre se termine sur la révélation d'une étonnante histoire d'expériences scientifiques menées sur des nouveaux-nés, pour le compte de la chaire dirigée par le professeur.

Au fil des pages, le lecteur pénètre avec intérêt dans les coulisses d'un gouvernement corrompu, géré par des individus assoiffés de pouvoir, où se trament d'importants complots. Cependant, le ton parfois trop journalistique de l'anecdote finit par agacer quelque peu, notamment à la toute fin, alors que se tient la conférence de presse donnée par Rivière et qu'une pléiade d'experts divulguent une panoplie de faits dont la longueur et la rigueur sont quelquefois lassantes. Cela dit, *Le poids des choses ordinaires* demeure un fort bon roman à l'intrigue finement ficelée. La majorité des personnages sont décrits avec profondeur et l'auteure n'hésite pas à creuser le passé de chacun d'eux afin d'illustrer l'hypocrisie de Marceau et de Vincent Lavigueur. D'une facture très actuelle et d'un style accessible à tous les genres de lecteurs, ce quatrième roman de Lise Demers se dévore aussi bien, sinon mieux, que tous ces best-sellers étrangers qui pullulent sur les tablettes des libraires.

Éric Gauthier



Vents d'Ouest

VOTRE PLAISIR DE LIRE :
NOTRE PLAISIR D'ÉDITER !

PAUL BEAULNE

Banc d'essai

« Azimuts » (roman)

Simon sort à peine du centre d'accueil. Pour quelques dollars, il a mis sa guitare en gages. Il chante, rue Saint-Jean, à Québec. Pour gagner sa vie. Pour la vivre aussi.

Comme dans nos vies, un air ou un refrain se posent d'eux-mêmes sur chaque événement. Il en faut de cette musique, pour atténuer le mal de vivre de ces êtres que les autres ne regardent plus.

18,95 \$
ISBN 2-89537-072-9



PIERRE SALDUCCI

Ma vie me prend tout mon temps

« Rafales » (nouvelles)

C'est l'histoire de Sylvie et de Germain, de deux femmes dans un café de Venise, des jeunes conscrits prostitués dans le port de Belém, de Daniel Boudinet avec Yves Navarre, de Christian Raux tué par sa mère.

C'est aussi un livre sur le sens de la vie, la quête d'amour et les valeurs qui nous habitent. Un acte de fidélité envers des personnages et des destins tragiques.

18,95 \$
ISBN 2-89537-068-0



MICHEL FRÉCHETTE

Un matin tu te réveilles... t'es vieux !

« Azimuts » (roman)

Au moment où il s'y attend le moins, Philippe Dumouchel vivra le grand amour de sa vie. Il a quatre-vingts ans quand il rencontre sa dernière chance amoureuse, ainsi qu'il nomme affectueusement Julie Quesnel, une magnifique femme de quatre-vingt-deux ans.

Place à l'aventure et à la folie !

20,95 \$
ISBN 2-89537-062-1



Marie-Geneviève Cadieux
NE DIS RIEN
Les Herbes rouges,
 Montréal, 2003,
 160 p. ; 15,95 \$

Au risque d'occulter un instant l'ampleur des mythes que sollicite l'auteure, c'est l'écriture qu'il faut d'abord vanter. Même si elle puise à différents genres littéraires, depuis la conversation jusqu'à la poésie en passant par l'onirisme, Marie-Geneviève Cadieux invente constamment de nouvelles élégances. Son personnage apprécie en Jean « des adorations aux arrière-goûts de sucre et d'utopie ». Il arrive, si elle note une sensation que, « aux trois quarts de la page, l'une des lignes cesse sa traversée du blanc ». Culte et génie de la formule ? Il y a bien davantage, mais le souci du mot, de l'image, du seing définitif est si constant qu'il dispute souvent l'attention au propos lui-même.

Il faut dire que le propos est protéiforme, toujours en mutation vers autre que lui. Il est inceste, mais tout à coup hypnotisé par le sang. Il s'immerge dans la mort jusqu'à fouailler les corps qui, parfois, n'ont même pas eu le temps d'aimer et qui aboutissent avec leur virginité sur la table et sous les phantasmes des thanatologues, puis il s'interrompt et réclame de nouveau l'agression et la caresse du regard dominateur.

S'il y a excès, c'est justement dans la surabondance. Comme bien des premiers livres, celui-ci a voulu tout dire. L'inceste, la mort, la cruauté, le voyeurisme, les rapports de force... La tâche

était déjà immense de recevoir, subir, savourer et surmonter l'inceste, de le faire retraire sans lui arracher sa proie. Y ajouter tout le reste, c'était beaucoup, surtout quand les développements subissent syncopes après virages. Peut-être n'est-ce pas un hasard si deux des neuf chapitres portent le même titre : « Autopsies ». Il n'est pas de sentiment, en effet, pas de cruauté ni d'obsession qui ne reçoive son coup de bistouri. L'écriture, sans relâche, traque la mort et la vie sans toujours les distinguer, elle multiplie les moules des âmes pendant que certains des personnages relèvent les empreintes des visages et des sexes. Bellement mais excessivement ambitieux.

Laurent Laplante

Louise Cotnoir
CARNET AMÉRICAIN
L'instant même, Québec,
 2003, 97 p. ; 14,95 \$

New York. Un nom qui évoque tout et son contraire. Les milliards et l'indigence, le *jet set* et les gangs de rue, le chic et le kitsch, la promesse d'un *genuine american dream* et un *melting pot* racial et culturel, la liberté et un horizon bloqué de toutes parts. Les treize nouvelles du *Carnet américain* de Louise Cotnoir s'installent franchement du côté du sombre, du chaotique, du vide, du déraciné.

Vadim Nikolaïevitch Ioussouf, Kaji Akira, Fabrice Pucci, Steve Amiro, Jacob Szumanski, Kim Sun... les New Yorkers de Louise Cotnoir, quand ils ne sont pas carrément nés ailleurs, sont fils ou petits-fils d'im-



dans la mort – on meurt beaucoup dans *Carnet américain* –, dans la violence, dans le désespoir.

Sombre, oui, et peut-être un peu cliché dans sa vision de New York – si multiculturelle qu'un seul des personnages est un descendant de Yankee, si asphyxiante qu'on y dérive sans espérance à la recherche d'un peu d'air –, le recueil de Louise Cotnoir reste cependant d'une tragique beauté. Certaines des nouvelles (« Archives », « Arrachement », « Le théâtre des abysses », « De l'autre côté du monde », « L'homme dans la boîte ») se révèlent, à la deuxième lecture, encore plus poignantes.

Linda Amyot

Alessandro Baricco
SANS SANG
Trad. de l'italien
 par Françoise Brun
 Albin Michel, Paris 2003,
 113 p. ; 19,95 \$

Il y a les histoires de sang, de tueries frénétiques qui marquent de façon indélébile ceux qui en ont été témoins et l'histoire de ceux-là qui gardent au fond d'eux-mêmes le cruel secret qui les ronge. Ce sont les deux pans de ce drame qu'Alessandro Baricco a voulu exposer dans un récit fulgurant dont les deux parties se situent à plus de soixante ans de distance. Le drame brut vécu par une fillette qui assiste à l'assassinat de son frère et de son père, et le retour d'une vieille dame sur son passé par la rencontre du meurtrier qui lui raconte pourquoi il n'avait pas osé la tuer. Cela écrit dans une langue d'une grande sobriété et d'une grande justesse qui ne fait que mieux ressortir l'intense émotion qui finit par lier de façon inéluctable l'enfant et le meurtrier au dernier tournant de leur vie, dans une

migrants. Les autres – Job Tubman, Erik Luckas, Jeff Lazare ou le *Warrior* –, en raison de leurs origines sociales, de leur préférence sexuelle ou des blessures qui les stigmatisent, font aussi partie de cette galerie de migrants de l'âme. Car c'est de souches, de racines et de sens que ces personnages – tous des hommes, un hasard ? – ont besoin. Une quête dont l'issue s'inscrit

vision libératrice qui efface le sang versé. Comme en un fabuleux poème qui transmueraient en amour et la peur et la haine. Une bien belle histoire qui se lit avec ravissement.

Jean-Claude Dussault

**Henning Mankell
LES CHIENS DE RIGA**

*Trad. du suédois
par Anna Gibson*
Seuil, Paris, 2003,
267 p. ; 29,95 \$

**Henning Mankell
COMÉDIA INFANTIL**

*Trad. du suédois
par Agneta Ségol
et Pascale Brick-Aida*
Seuil, Paris, 2003,
232 p. ; 37,95 \$

La cuvée 2003 des éditions du Seuil est généreuse puisqu'elle nous offre deux Mankell en l'espace de quelques mois. Fort différents l'un de l'autre, les deux romans sont, sans contredit, de la bonne littérature. Les traductions françaises des polars de Henning Mankell n'étant pas parues dans l'ordre de publication suédoise, *Les chiens de Riga*, l'une des premières enquêtes de l'équipe de policiers d'Ystad, nous permet de mieux cerner encore l'attachant enquêteur : c'est, pour les familiers de l'auteur, comme une longue confidence qui nous révèle un pan du passé de Kurt Wallander : ses problèmes de santé, sa houleuse relation avec son père, les débuts de ses amours avec la lettone Baïba, veuve du major Liepa... car, justement, l'intrigue se déroule dans la capitale de la Lettonie, Riga, qui vit à l'époque

de grands bouleversements.

Comédia infantil, porté à l'écran en 2000 sous le titre de *Comédie enfantine*, fait dans un tout autre genre que la série de polars de l'auteur actuellement traduits en français. Le roman met en scène des enfants de la rue, en Afrique, et plus particulièrement le jeune Nelio, rescapé d'un village pillé et détruit où la plupart des siens ont été sauvagement massacrés. Nous voilà plongés au cœur du continent noir, et le dépaysement est total : il s'agit d'une fable urbaine dont les héros, une bande de gamins aux regards d'adultes, luttent au jour le jour pour leur survie. Nous sommes au centre même de la vie, là où palpète ce qu'elle a de plus naturel mais aussi de plus ténu, l'espérance. Car l'espérance prend ici tout son sens : on espère un abri, de la nourriture, des chaussures, on espère échapper aux agressions, susciter la compassion, faire partie de la bande, on espère aussi un monde meilleur... « C'est souvent ainsi. L'être humain peut tout aussi bien aspirer à une poubelle qu'à une vie éternelle. » Devant autant de misère et de fragilité, on réalise que toute vie est un sursis.

Sylvie Trottier

**Paul Chamberland
AU SEUIL
D'UNE AUTRE TERRE**
Le Noroît, Montréal, 2003,
105 p. ; 17,95 \$

Paul Chamberland poursuit avec ce livre son aventure poético-philosophique fondée sur une vision de l'histoire de l'humanité : condamnée à périr, cette dernière



a toutefois la possibilité de revenir à sa matrice initiale – la « Terre-Mère » – et d'opérer ainsi une métamorphose, une « transmutation de toutes les valeurs » comme l'a autrefois exigée Nietzsche. L'écriture du « poète-chercheur » figure l'entre-deux de l'inévitable Apocalypse et du principe espérance.

Le prologue du recueil, rédigé en 1998, s'adresse à un hypothétique lecteur vivant ou survivant... en ce siècle qui commence. Ce personnage – figure de l'avenir ? – habite un univers soit brisé par ses aliénations ou émancipé, hors de celles-ci. Ce lecteur va transformer le poète en véritable « Oracle » capable sans difficulté d'imaginer le monde d'un « nouvel âge des ténèbres ». Comme dans *Le froid coupant du dehors, Géogrammes 3* (L'Hexagone, 1997), l'humanité est condamnée à l'absolu gâchis plutôt qu'à une renaissance

aurore... À cet égard, le titre devrait comporter plusieurs points d'interrogation à cause, justement, de cette folle course vers l'Abîme.

Toujours est-il que nous apparaissions à peine humains, terrifiés par notre Bêtise, désespérés par une incapacité de surmonter les horreurs de notre temps. « J'entends / l'immense clameur muette / murée en chacun, / nouée dans ce trou d'entrailles / béant qui désormais / ne se refermera plus. / J'entends le chaos de terreur et de sang / qu'est devenue la Terre. » Une certaine lumière émerge, parfois, de ces froides ténèbres mais disons que la résurrection de notre pauvre humanité souffrante n'est pas pour demain... malgré un réel désir d'entrevoir la beauté du monde.

Gilles Côté

**Juan José Saer
LIEU**
*Trad. de l'espagnol
par Philippe Bataillon*
Seuil, Paris, 2003,
235 p. ; 39,95 \$

Qu'est-ce que ce lieu pointé par Juan José Saer à travers cette vingtaine de courts récits au ton souvent métaphysique ? En quelque sorte latéral ou mieux, transversal, il figure une construction minutieuse se détruisant sitôt qu'elle risquerait de se fixer. On pense à Italo Calvino, tant par la langue que par le style. *Le lieu* est donc une blessure, un tremblement, un vacillement de la réalité, une intrusion de l'impossible dans la vie, une faille dans la trame de l'univers. Ce qui permet de dire qu'il ne saurait être congruent aux espaces dans lesquels se déploient les aventures des personnages, chacun étant à sa manière aux prises avec la psychose industrielle de notre époque. En fait, l'au-

teur, avec une ironie d'une rare suavité, donne la parole au sujet, ce pourquoi son livre s'ouvre et se ferme sur le rêve, lequel déverrouille l'inconscient, aiguillonne le désir. Le rêve n'est pas une invention, mais bien la preuve de la vérité de la fiction.

Nous voici donc entraînés aux quatre coins du monde – de Paris au Caire –, de l'histoire – celle, entre autres, de l'homme de Cro-Magnon ou des génocides (Arméniens, Juifs, Tutsis, Irakiens...) – et de la fiction – Sherlock Holmes et Homère aidant parfois à entendre le flux pré-humain de l'homme. Bien connus des lecteurs de l'écrivain argentin, les Tomatis, Pigeon, Barco et autres viennent également faire leur tour afin de poursuivre la toile de l'imaginaire. Quelques miettes philosophiques, et nous rencontrons à leurs côtés un jeune couple victime de ses perversions, des balayeurs de rue africains ou encore un astronaute perturbé par nos limites personnelles face à la connaissance. Or, que l'on demeure sensible aux voix qui sourdent du « souk du récit » élaboré dans cette suite de textes, et l'on verra comment la vision de la transparence des corps conduit à la question de la cohérence de la réalité. Si, comme le dit Ludwig Wittgenstein, « Le monde est tout ce qui arrive », c'est-à-dire « l'ensemble des faits, non pas des choses », on comprend pourquoi le monde des corps, une fois ceux-ci irisés par la lumière, dévoile sa véritable essence : le vide. D'où l'axiome suivant, que je tiens pour connu de Juan José Saer et comme une évidence aussi indémontrable que celle de l'inconscient : le monde ne réside pas hors de nous, mais nous sommes extérieurs à lui. C'est ce que j'appellerais la révélation du semblant.

Michel Peterson

Normand de Bellefeuille
ELLE ÉTAIT BELLE
COMME UNE IDÉE
 Québec Amérique,
 Montréal, 2003,
 112 p. ; 16,95 \$

Plusieurs métamorphoses ont eu lieu dans la poésie de Normand de Bellefeuille depuis quelques années, alors que ses passions mallarméennes se sont davantage rapprochées de l'humain qu'autrefois les froides mécaniques jongleuses de la « textualité ». Avec *Elle était belle comme une idée*, l'auteur fait en quelque sorte la synthèse de ce long passage entre la cérébralité et le lyrisme, avec un bel équilibre entre le souci formel et la considération de l'existence. Dans une alternance assez réussie entre des poèmes en vers et des lettres en prose adressées à des femmes non identifiées, Normand de Bellefeuille

traite du cœur et de la mort, notamment celle de son ami Sylvain Lelièvre, mais sans sombrer dans la simple représentation. Autobiographique, cette écriture n'en demeure pas moins consciente de son statut de variation mineure dans la vieille histoire du vivant. Car autant l'individu contemporain que la parole se projettent et se terminent dans le domaine de l'après, mot par lequel commencent une bonne partie de ces assemblages rythmiques évoquant les marées sinon les flux et reflux de la conscience : « [A]près, il faudra / les en convaincre : / même quand ce n'est pas la mer / on peut entendre la mer / quand ce n'est pas la nuit / en craindre la hauteur ». Après sa vie, après sa voix, nous en sommes toujours déjà là, semble nous dire le poète. À mille lieues du surréalisme et des

richesses oniriques, cette extension du domaine de la modernité a quelque chose de classique, alors que la limpidité du propos accompagne une syntaxe exigeante ; « chant qui s'élève dans le désordre », *Elle était belle comme une idée* règle à sa manière le différend entre l'obsession formelle et la lisibilité.

Thierry Bissonnette

Armel Job
LE CONSEILLER DU ROI
 Robert Laffont, Paris,
 2003, 268 p. ; 37,95 \$

Henrik Gansberg van der Noot est conseiller du roi. Du roi des Belges Léopold III. Nous sommes en 1950 et celui-ci devra bientôt abdiquer parce que dans la rue, la colère gronde.

Mais ces éléments historiques ne sont qu'une trame de fond au drame personnel et fictif que voici : M. le conseiller a séduit une fille « du peuple » qui a environ trente ans de moins que lui. Apprenant, quelques semaines plus tard, qu'elle est enceinte, il propose de l'héberger, avec l'enfant, dans la résidence secondaire où, depuis longtemps, il se retire loin de sa femme et de ses enfants toutes les fins de semaine. Un soir, pour protéger sa maîtresse, il s'en prend à un rôdeur, qui se retrouve raide mort sur son gazon. Que faire ?

Armel Job, professeur de lettres classiques, maîtrise l'art du roman : il nous sert une psychologie des personnages bien sentie mais sans excès, plusieurs pointes d'humour et un déroulement logique régulièrement ponctué de *flashbacks* jamais trop longs et toujours pertinents. Son style, sans être hautement littéraire, est tout de même relevé, imagé et vivant sans être cabotin.

Lire
pour faire durer l'instant

FRANÇOISE BULMAN
Le prépositionnaire
Dictionnaire des verbes et adjectifs pouvant être suivis d'une préposition
 246 pages ; 24,95 \$

FRANÇOISE BULMAN
LE PRÉPOSITIONNAIRE
 Dictionnaire des verbes et adjectifs pouvant être suivis d'une préposition
L'instant même

L'instant même
 NOUVELLES · ROMANS · ESSAIS

En fait, on pourrait presque dire qu'il réussit le tour de force de nous offrir une saga en moins de 300 pages. Les personnages sont relativement nombreux (bien qu'on ne s'y perde jamais) et, de chapitre en chapitre, on découvre toujours de nouveaux pans de leur histoire personnelle, et souvent de nouveaux liens entre eux, qui leur donnent de la profondeur et présentent sous un jour nouveau une histoire dont la forme et le sens ne cessent d'évoluer au fil des décisions des personnages, des réflexions qu'ils se font, des gestes qu'ils posent.

Par ses quiproquos et ses enchevêtrements de situations, *Le conseiller du roi* relève presque du vaudeville. Pourtant c'est bel et bien d'un drame qu'il s'agit et, bien qu'il ne cherche jamais à arracher inutilement une larme au lecteur, c'est avec beaucoup de sensibilité et de respect pour les destins de ses personnages qu'Armel Job nous plonge dans la vie d'un petit village de l'après-guerre en Belgique.

François Lavallée

Maryse Condé
HISTOIRE DE LA FEMME
CANNIBALE
Mercure de France, Paris,
2003, 317 p. ; 33,50 \$

Le cinquième Festival littéraire international de Montréal lui décernait le Grand Prix Metropolis bleu 2003. Avant elle, les Marie-Claire Blais (2000), Norman Mailer (2001) et Mavis Gallant (2002) avaient reçu cet hommage. Maryse Condé a enrichi la littérature de nombreux romans, essais, pièces de théâtre et nouvelles.

L'écrivaine à l'identité multiple s'attribue à elle-même le titre qu'elle confère à Rosélie, l'héroïne de son dernier roman, *Histoire de la femme cannibale*. « Cannibale », se dit la romancière d'origine guadeloupéenne, parce que, nourrie des cultures des divers pays où elle a vécu, elle les a fait siennes, les intégrant à sa culture d'origine. La peintre Rosélie a aussi quitté son île des Caraïbes et foulé plus d'un continent avant de suivre son compagnon en Afrique du Sud, au Cap où se déroule l'action. Rosélie, *femme cannibale* à cause également de l'envie de mordre qu'il lui prend en retour des humiliations subies par les Cafres. Car au drame personnel de Rosélie, dérottée après l'assassinat de Stephen, son compagnon de vie, s'imbrique celui de l'Afrique du Sud de l'apartheid, où les têtes au pouvoir ont changé, mais pas les mentalités. En tentant de comprendre l'événement si impensable du meurtre de Stephen, cet Anglais, professeur à l'université du Cap apprécié de tous, avec qui elle a vécu vingt années somme toute heureuses, Rosélie revisite sa propre vie. Entremêlés aux découvertes qu'elle fait sur Stephen et qui apportent un brin de suspense, ressurgissent les regards d'autrui sur le couple mixte qu'elle formait avec un Blanc. Regards méprisants, comme si elle avait usurpé un droit en venant s'installer chez Stephen dans la rue Faure, rue *blanche* au temps de l'apartheid. L'impression d'être une domestique aux yeux des collègues qu'invitait Stephen et, pis encore, d'être considérée comme une traî-



resse par les gens de sa race. L'envie de mordre en retour. Rosélie s'imagine que ce fut la réaction de Fiéla, cette inconnue des faits divers accusée de meurtre, avec laquelle elle compatit.

Rosélie apparaît par bien des traits comme un double de l'auteure qui laisse d'ailleurs s'échapper à l'occasion des « je » dans une narration à la troisième personne.

Pierrette Boivin

François Canniccioni
LES MIGRANTS
Septentrion, Sillery, 2003,
259 p. ; 22,95 \$

Il n'est jamais facile de s'entendre décrire par autrui, de laisser le regard de l'autre choisir ce qui l'agace ou lui plaît en nous. Peut-être est-ce pour ce motif que le roman autobiographique de François Canniccioni, qui séduit et émeut tant qu'il raconte la Corse avec ses légendes et ses rudesses, étonne et fait grincer des dents dès qu'il fait vivre ses migrants en terre québécoise. Comme une authentique chaleur humaine caractérise tout ce qu'écrit François Canniccioni, c'est sans doute de notre susceptibilité plus que des piques de l'auteur qu'il faudra se méfier.

Tout comme dans *La juive* (Septentrion, 2002) Canniccioni raconte Canniccioni. Les noms donnés aux personnages ne trompent ni ne veulent tromper : c'est sa vie et celle de ses intimes qu'offre l'écrivain à l'affection des lecteurs. Le plaisir est rompu, cependant, quand l'auteur ne semble plus savoir à quel auditoire il fait cette proposition. Un public étranger trouvera drôle, folklorique ou invraisemblable le quotidien vécu en plein hiver québécois par un couple aussi mal préparé que possible. Un public québécois se demandera plutôt si on se paie sa tête et s'il est encore possible qu'un couple improvise son séjour en froidure québécoise comme si tout devait y ressembler à l'île de Beauté ou à la côte de la Nouvelle-Angleterre. On s'étonnera également qu'un couple d'arrivants devienne comme par magie spécialiste du meuble québécois et contredise en mille domaines les prudences lentement mises au point par les premiers arrivés.

Tirons-en quand même comme conclusion que les migrants ont bien le droit d'utiliser dans leurs efforts d'insertion tout ce que leur passé leur a donné, que cela soit adapté ou pas. Le courage et l'inventivité de celui qui se reconstruit une vie important plus que ses étonnements parfois grinçants.

Laurent Laplante

Nick Tosches
LA MAIN DE DANTE
Trad. de l'américain
par François Lasquin
Albin Michel, Paris, 2003,
415 p. ; 34,95 \$

À n'en pas douter, Nick Tosches est un amateur de sensations fortes : chasseur de serpents pour le Miami Serpentarium, il décide de devenir écrivain après s'être fait mordre par l'une des charmantes bestioles qu'il

traque. Son premier roman, *La religion des ratés*, lui vaut le Prix Calibre 38 en 1988.

Passionné de musique, Nick Tosches se fait d'abord connaître comme chroniqueur dans des magazines de rock puis comme biographe-historien avec *Dino* (Dean Martin), *Les héros oubliés du rock'n roll*, *Hellfire* (Jerry Lee Lewis), *Blackface* (Hemmet Miller), etc. Ensuite viennent les écrits de fiction : *La religion des ratés*, *Trinité*, *Night Train*, *Les confessions d'un chasseur d'opium...* Que dire de cet écrivain sinon qu'il affectionne particulièrement les durs à cuire, les malfrats, les fils de « bonne famille », bref les mafiosi. Dans son dernier roman, les mafieux sont toujours au rendez-vous : Louie (qui rappelle l'un des personnages de *Trinité* qui avait été chargé de l'initiation du jeune

Johnny, neveu d'un parrain), la soixantaine, plus déjanté que jamais, fait appel à Tosches, Nick de son prénom, écrivain diabétique expert en vieux manuscrits, pour piller rien de moins que la bibliothèque du Vatican ! Un manuscrit autographe de Dante y a été découvert...

Nick Tosches mène deux histoires en parallèle : Tosches (le personnage), dans ses derniers jours, qui tente le coup de sa vie, et la vie de Dante, dont il retrace les grands moments.

« Quand on pénètre dans le lagon, le tonnerre fait peu à peu place à un silence exquis, et si la douce brise souffle dans la bonne direction, ce qui fut le cas pour moi, on sent s'y insinuer, née de la magie grandissante de cette couleur si rare qu'on ne la trouve qu'ici, la senteur d'ambrosie des gardénias,

odeur caractéristique de cette île. » Exceptés les magnifiques passages décrivant les plages de Cayo Largo et de Bora-Bora, le dernier Tosches déçoit. Le projet était ambitieux... mais on s'égare rapidement dans ces entrelacements de digressions qui nous mènent du XXI^e siècle au Moyen-Âge... Deux récits auraient valu mieux qu'un.

Sylvie Trottier

Siri Hustvedt
TOUT CE QUE J'AIMAIS
Trad. de l'américain
par Christine Le Bœuf
Léméac, Montréal/Actes
Sud, Arles, 2003,
456 p. ; 32,95 \$

La satisfaction après la lecture de *Tout ce que j'aimais* n'est que le commencement du festin. Car, longtemps encore, livre refermé, on se sent habité par l'histoire. Ce

DEPUIS
50 ANS
L'HEXAGONE
LA MARCHÉ À
LA POÉSIE

roman nous réconcilie avec les douceurs du quotidien dans leur densité. C'est un livre intimiste et sensuel. D'ailleurs, il y est surtout question de sensations. De vibrations.

Ce voyage dans les années 1970, à New York, aux côtés de deux couples d'artistes, qui habitent deux appartements voisins, irrigue et apaise. Attention, ce beau quotidien, paisible, jamais ennuyant, n'est pas insipide. Car le destin frappe cruellement, sans crier gare. On suit, dans l'intimité de six protagonistes, des vies qui se mêlent, se défont, se brisent. On plonge dans les abîmes de l'enfer avec le fils unique d'un des ménages, on porte le deuil de l'enfant disparu avec l'autre, éprouvant avec eux les profondeurs de la tristesse, si parfaitement peinte. Nous vibrons à leurs désarrois, nous anticipons les bouleversements, leurs visions deviennent un peu les nôtres. Comme dans une famille.

Mais comme dans une famille, en dépit du tragique des situations, on retient avant tout les belles choses de la vie. On devient attentif aux détails qui sculptent les amitiés, les relations. Cette promiscuité ordinaire entre deux foyers est l'occasion de réflexions sur l'art, l'artiste, la couleur, la modernité, la vie. Il s'agit d'instant fugaces où l'auteure colore notre palette de nuances picturales : « [L]a façon dont Bill avait représenté son père me rappelait la peinture hollandaise du XVII^e siècle, mais sans l'illusion de la profondeur ». Ainsi, les tableaux sont

donnés à voir, donc deviennent réels.

C'est bien ce côté authentique qui ressort du roman de Siri Hustvedt. Un épanouissement, comme une nostalgie, pas mélancolique, flotte au-dessus de cette histoire. On se sent en paix, presque en sécurité. Car incidemment, on occupe un espace nécessaire à l'élaboration de cet édifice littéraire. On y a notre place.

Siri Hustvedt parvient à garder une certaine distance, comme une retenue sensorielle, extraordinaire, qui lui permet de durer et de nous rejoindre. Laissons-la nous emmener là où elle vit, où nous vivons tous : dans le récit imaginaire que nous nous faisons de nos vies.

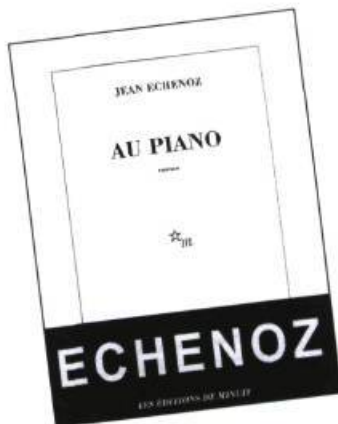
Au bout de son rêve. Au bout des nôtres.

Sandra Friedrich

Jean Echenoz
AU PIANO
Minit, Paris, 2003,
222 p. ; 29,95 \$

Jean Echenoz reprend sa trousse d'homme de fiction et c'est bien ainsi. Il revient avec sa tribu de thèmes et renoue avec le domaine de l'art. Après le galeriste d'art antique de *Je m'en vais*, on suit cette fois, on l'aura deviné, un pianiste de grand talent. Il faut voir ici un héros ordinaire pétri d'obsessions que la peur traque et que l'alcool console. Il s'agit de Max, un homme plutôt seul au tempérament légèrement nostalgique poursuivant une femme dans le métro de Paris.

Le roman est construit en trois temps. Et puisqu'il n'est



pas sacrilège de le dévoiler – l'information nous est révélée dès la première page – allons-y : Max mourra au premier tiers du récit. Il séjournera ensuite dans un centre de tri aux allures d'hôpital luxueux et aseptisé, sorte de salle d'attente du Jugement Dernier, pour retourner finalement, après un bref crochet en Amérique du Sud, à Paris, sous une identité légèrement modifiée. Une réserve me vient toutefois en décrivant ce parcours : la froideur des couloirs de la Mort de la seconde partie du tableau m'a fait un instant regretter les aventures terrestres et les préoccupations délicieusement prosaïques du pianiste de la première partie. Réserve sitôt évacuée dès le retour sur terre.

La manière Echenoz se reconnaît facilement avec, entre autres, les clins d'œil à ses fictions précédentes, plus précisément ici au roman *Les grandes blondes*, et de façon générale à la culture populaire des années soixante. Aussi, la représentation de la féminité accuse une fois de plus des contours mythiques et la tentation des territoires exotiques est toujours présente. D'ailleurs, on lit cet auteur pour ses histoires loufoques et pour la posture particulière du narrateur en commentateur moqueur – et ô combien lucide ! – de l'activité humaine et du

grand bazar qu'est le monde contemporain. Le jeu de l'écriture est chez Jean Echenoz le véritable enjeu du récit, qui fait souvent sourire un lecteur, happé par le charme poétique de certaines phrases surgissant ici et là, comme une incidence quasi organisée.

Lyne Gallant

Richard Bach
LES CHRONIQUES
DES FURETS
Trad. de l'anglais
par Joseph Antoine
Michel Lafon,
Neuilly-sur-Seine, 2003,
136 p. ; 19,95 \$

On est loin de l'étonnant mystère du *Messie recalitrant* et de sa séduction. Ce que nous présente Richard Bach cette fois est de toute évidence une fable pour enfants, illustrée de ses propres dessins. Tout y est : la naïveté du ton, la simplicité romantique de l'aventure qui nous est racontée et l'éloge des beaux sentiments qui parviendront à sauver le monde par l'amour. Malheureusement pour nous, humains, cela se passe dans un monde où cohabitent des furets terrestres et des furets angéliques dont certains ont pour fonction d'aider leurs cousins terrestres à réaliser leur destin. Le seul passage qui ait réellement éveillé mon intérêt est celui du vol

de Tornade, héroïque furet féminin, affrontant un violent orage, qui se déroule comme un véritable suspense et nous emporte malgré nous, la description précise des techniques de pilotage en cours de vol parvenant à rendre vraisemblable cette hallucinante équipée. Pour un moment, on redevient enfant.

Jean-Claude Dussault

Paul Bélanger
LES JOURS DE L'ÉCLIPSE
Québec Amérique,
Montréal, 2003,
77 p. ; 16,95 \$

Méconnu de nos jours, le poète Michel Beaulieu n'en maintient pas moins une influence considérable auprès des poètes québécois, et ce plus de dix-huit ans après sa mort. Paul Bélanger, qui a grandement participé à l'édition posthume des textes du poète, fait partie de ceux qui tentent de prolonger ses innovations formelles et sa sensibilité. Dans la partie initiale du recueil *Les jours de l'éclipse*, Paul Bélanger nous livre à retardement son épitaphe pour l'auteur de *Kaléidoscope*, dont la camaraderie, désormais imaginaire, s'est transformée en une blessure mélancolique, porteuse de névrose comme d'une nouvelle potentialité de vision. De fait, l'hommage en partie mimétique rendu dans ces pages se révèle beaucoup plus réussi que *Périphéries*, recueil précédent de Paul Bélanger. À la façon du regretté, il use abondamment de la continuité syntaxique d'un vers à l'autre, renouant avec ce vertige spatio-temporel si contemporain : « [M]arche seule dans la nuit si près / du vide une forêt de miroirs / me réfléchit sans fin ton souvenir / corps engoncé dans sa gravité / et ses aléas ». L'exercice du deuil littéraire

est bien sûr périlleux, d'autant plus qu'il devient monnaie courante chez une génération dont l'auteur résume une question directrice : « [F]aut-il entrer dans la mort pour voir / l'intérieur de la vie ». On est aussi frappé par un certain esprit de sérieux, voire quelques accents de religiosité qui contrastent avec la dérive savante de Michel Beaulieu. Pourtant, par delà ce « prends ma peine, Seigneur » cité en épigraphe d'un poème et l'accumulation un peu forcée des termes « chacun », « mon ami », « frère », on constate que ce travail de délivrance porte la réminiscence d'une modernité s'interdisant une félicité univoque. D'où la luminosité sceptique de certains passages tel : « – qu'est-ce qu'un siècle après tout / sinon l'usage d'un horizon commun / le vide fantôme d'un coucher de soleil / qui consume ses derniers clous ».

Dans la seconde partie, « Aria du jour en allée », on a droit à une forme plus proche du verset, qui produit un contraste intéressant avec le début du livre tout en filant les thèmes de l'absence et de la perte. Puis la troisième partie mélange proses et vers pour raconter une agonie qui se confond avec la condition humaine. Il en ressort un vision passablement janséniste de la vie, ce qui se révèle tout de même plus poétique qu'une naïve dévotion : « Il n'y a aucune joie à naître ou à mourir. Perdu hors de toi j'avance dans mon long tunnel de froid, dans mon sang [...] Je refuse de me mêler à l'illusion d'exister ». De l'ascèse au défaitisme, la distance est étroite. Le risque est pourtant valable pour qui veut approfondir « la blessure la plus rapprochée du soleil » évoquée jadis par René Char.

Thierry Bissonnette



Janine Tessier

LA
VEUVE
DE L'ARTISTE

ROMAN

LES ÉDITIONS JCL

Après avoir perdu sa femme et ses cinq enfants, l'homme de la rivière, Léon-Marie Savoie, refait sa vie avec Héléna, la belle veuve de l'artiste, chapelière du village.

Bâtisseur dans l'âme, Savoie reconstruit sa cellule familiale, ajuste et diversifie ses entreprises, surveille la politique municipale et voit à l'avenir de chacun des membres de sa famille reconstituée.

Avec le savoir-faire qu'on lui connaît, Janine Tessier a su créer dans ce roman une atmosphère extrêmement palpable et crédible. Son talent incontestable lui aura permis de sculpter des personnages truculents plus vrais que nature et qui portent à bout de bras le temps et les événements qui défilent devant nos yeux.

Une belle histoire où le courage est roi et où l'amour est reine.

Découvrez ce livre chez votre libraire et plus encore au

www.jcl.qc.ca